

LE FÉMINISME EST-IL UN HUMANISME...?

POURQUOI le dénigrement continu à l'égard du féminisme devient-il plus bruyant ? Pourquoi dans notre démocratie avancée ce dernier n'a-t-il pas franchement droit de cité ? Même ses sympathisants le tolèrent plutôt qu'ils ne le soutiennent. Ils étaient plus chauds sous Charles X, sous Louis-Philippe, et même sous Mac-Mahon. Et Jean Rostand vient de mourir.

Aujourd'hui les grandes formations électorales, unanimes, le rejettent : on couvre les bras aux femmes, on ferme la porte au féminisme.

Combattu par le paternalisme libéral au nom de la féminité, par le paternalisme marxiste au nom de la solidarité (de classe), le féminisme est la bête noire de tous. C'est le seul *isme*, avec le terrorisme, qui fasse l'unanimité des partis.

Ce fait, qui apparemment ne surprend pas les observateurs politiques est en réalité surprenant.

Quand la droite réactionnaire, celle qu'Edgar Faure appelle « la droite du grand refus », s'oppose au féminisme, elle est tout à fait logique. Elle conteste le radicalisme des droits de l'homme, et le féminisme réclame justement l'extension de ces droits.

Mais le gaullisme qui se veut un humanisme de libération, le gaullisme avec sa nouvelle société ? Et la démocratie française ? Et le Nouveau Contrat social ? Et le socialisme qui pense que l'extension des privilèges de la femme est le principe de tous les progrès sociaux ? Et le marxisme, quand Engels a dit : « La première oppression de classe est l'oppression du sexe féminin par le sexe masculin. »

Qu'a-t-il donc de maudit ce féminisme qui gagne des batailles dont on lui arrache aussitôt le bénéfice moral et politique ? Et comment expliquer que ce soient les aïeules de longue date qui claquent la porte avec le plus d'éclat ? Est-ce ainsi, chaque fois qu'ils sont majoritaires ?

Bien sûr on ne conteste pas les principes, ni chez les socialistes ni chez les communistes, mais on refuse aux femmes, à l'intérieur du parti, de mener un combat spécifique qu'on appelle déviationnisme.

La masse des hommes rejette viscéralement l'égalité avec les femmes. Les lois seules n'y peuvent rien. Les principes pas davantage. Or tous les hommes sont des électeurs, de droite ou de gauche, il s'agit donc, à droite comme à gauche, de tâcher de satisfaire les électrices sans heurter les électeurs. Le mieux n'est-il pas de mettre le féminisme en sourdine ? Diplomatie électorale. Bon sens. Habileté d'hommes qui ont appris, au-delà des idées, à ne pas méconnaître ce qu'il y a d'humain dans le fait politique.

L'explication est vraisemblable, je ne

par FRANÇOISE PARTURIER

crois pas que ce soit la vraie. Je pense qu'aujourd'hui le féminisme dérange beaucoup plus les politiciens que les électeurs.

Parce que le féminisme n'est pas seulement un mouvement revendicatif contre une discrimination, c'est d'abord un humanisme, c'est-à-dire une conscience et une volonté d'universalité fondées sur une culture. Les Humanités. Le féminisme est une étude, une investigation, une érudition, un enseignement. Une vision nouvelle ou complémentaire, si vous préférez, de l'homme et de sa politique. Le féminisme, comme tout humanisme, a ceci de cartésien qu'il remet tout en question pour juger par lui-même.

Fundação Cuidar o Futuro Une autre histoire

Les femmes disent : « Après des années d'expérience, de lecture, de réflexion, nous sommes aujourd'hui à même de vous démontrer que le monde n'est pas exactement celui que vous décrivez. Ainsi nous allons vous raconter une autre histoire de l'Eglise, une autre histoire de la Révolution française, une autre histoire des soviets... »

Le nouveau féminisme est d'abord une culture. Une contre-culture qui met souvent l'homme en accusation.

Or c'est la chose que les hommes ne supportent pas, chez eux ou à la tribune, qu'une femme vienne les mettre dans leur tort. Comment peut-on douter de leur bonne foi, de leur générosité ? Ce doute ils l'appellent toujours de l'agressivité.

Or il est vrai que le féminisme est un grand doute.

Croyez-vous qu'il soit agréable pour

M. Marchais d'entendre dire que les femmes ne croient plus que le capitalisme soit le seul oppresseur des travailleuses, puisque les femmes continuent à être exploitées dans tous les pays de l'Est ?

Croyez-vous que M. Mitterrand ait envie de répondre à certaines questions : pourquoi les socialistes ont-ils les mêmes réflexes que les conservateurs quand il s'agit des intérêts des femmes : ils les oublient ? Pourquoi depuis trente ans les syndicats n'ont-ils jamais organisé une grève générale pour l'application du principe : à travail égal, salaire égal ? Pourquoi ne mobilise-t-on jamais les troupes de la gauche en faveur des femmes ? A-t-on jamais défilé de la Bastille à la Nation pour l'avortement libre ? Les hommes de gauche se battent pour les Algériens, pour les Chiliens..., etc., pour les femmes, jamais.

Et croyez-vous que certains gaullistes

soient contents quand on leur déclare que leur idéal ressemble à celui de Joueurs de rugby qui veulent gagner un match, qu'ils sont des comptables, qu'ils ont négocié les droits des femmes pour avoir des alliances, que leur prétendu humanisme est mort dans les bouillottes électorales, qu'ils sont devenus la droite de la prudence... ? Je me rappelle un fait qui se situait, je crois, à la veille des élections de 1973. Le premier ministre, M. Messmer, avait invité quelques écrivains et leur avait demandé leur avis. Je me souviens lui avoir dit que les femmes étaient mécontentes, déçues, qu'il fallait se dépêcher de libéraliser, et peut-être était-ce déjà trop tard..., que les hommes au gouvernement semblaient ne pas comprendre que le féminisme ne se situait plus nécessairement à gauche, et que la répulsion de M. Pompidou avait choqué les femmes gaullistes qui attendaient qu'on leur parlât un langage plus rationnel. M. Messmer m'a répondu tranquillement que l'U.D.R. avait demandé les comptes au ministère de l'Intérieur, que les chiffres étaient formels : en s'opposant aux revendications féministes il perdrait moins de sièges. Sans doute a-t-il oublié que je lui ai dit ce jour-là que cette politique serait une des raisons du déclin de l'U.D.R. Parler de déclin de l'U.D.R. semblait en 1973 tout à fait ridicule. Pourtant M. Giscard d'Estaing a largement profité de la désaffection des femmes gaullistes. Mais pourquoi, diable ! après avoir satisfait les exigences du féminisme, a-t-il nommé un ministre de la Condition féminine dont la première déclaration fut de dire qu'elle n'était pas féministe ? Il s'agissait donc de démobilitéser ? Voilà une question que M. Valéry Giscard d'Estaing n'aime pas qu'on lui pose.

Il est vrai que les féministes n'arrêtaient pas de poser des questions gênantes. Aussi les accuser d'agressivité, mettre l'accent sur tous les excès inhérents aux mouvements marginaux, ne décrire que le féminisme extrême, presque folklori-

que, ces groupes autonomistes qui parlent en Lacan, se moquer de tout un charabia politico-sexuel, scories d'une pensée nouvelle, vivante, vivace, courageuse, c'est la méthode habituelle qui consiste à déconsidérer l'adversaire pour éviter la vraie discussion. On comprend aussi que certains hommes préfèrent fuir l'infatigable dialectique de ces femmes d'autant plus déplaisantes qu'elles sont parfois plus cultivées qu'eux-mêmes.

Il y a du socratisme dans le nouveau féminisme. Mais il y a pire. Une Antigone somnolente dans chaque féministe. Cette conscience qui veut vérifier si l'Etat, la religion ou le parti auquel on adhère sont fidèles à leur propre idéal.

Il y a une Electre, dont la mère, et non le père, aurait été assassinée.

Ce n'est pas le genre de femmes dont rêvent les Créon, les Egistes et autres princes de la politique contemporaine. Il leur faut plutôt des Iphigénies à immoler pour le bon vent qui les mènera vers la victoire, ou des Esthers pour se sentir puissants et généreux, ou des Ismènes pour avoir la paix.

Le mieux serait encore qu'elles se taisent toutes.

Ce que je vois de plus clair dans le refus du féminisme par tous les partis, c'est que dans notre République les hommes ont décidé de se placer entre l'Etat et les femmes, comme autrefois dans l'Eglise les maris tenaient entre Dieu et leurs compagnes. M. Mitterrand parle à ses militantes tout à fait comme saint Paul aux chrétiennes. « Que les femmes se taisent dans l'église... Si elles veulent s'instruire, qu'elles interrogent leurs maris... Que tout se fasse décemment et avec ordre. » (Aux Corinthiens I, 14.)

Autrefois on enterrait les Antigones, on brûlait les sorcières, on emprisonnait les pétroleuses ; aujourd'hui, on se bouche les oreilles et l'on affiche sur la porte : « Do not disturb. »